

The illustration depicts a person in silhouette, standing on a rocky shore and looking out at the sea. A large, dark tree with green foliage is on the right, its branches extending over the person. A falcon is perched on the person's left shoulder. The sea is a deep blue, and the sky is a lighter blue with a few white clouds. A small white sailboat is visible on the horizon. The overall style is that of a classic book cover illustration.

Le Faucon de Messine

MICHEL SÈGRE

ARTEGE
ÉDITIONS

Le Faucon de Messine

© **Groupe Artège**

Éditions Artège

10, rue Mercœur – 75 011 Paris

9, espace Méditerranée – 66 000 Perpignan

www.artege.fr.

Octobre 2014

EAN PRINT : 9782360402830

EAN pdf : 9782360403233

Tous droits réservés pour tous pays

Michel Sègre

LE FAUCON DE MESSINE

ROMAN

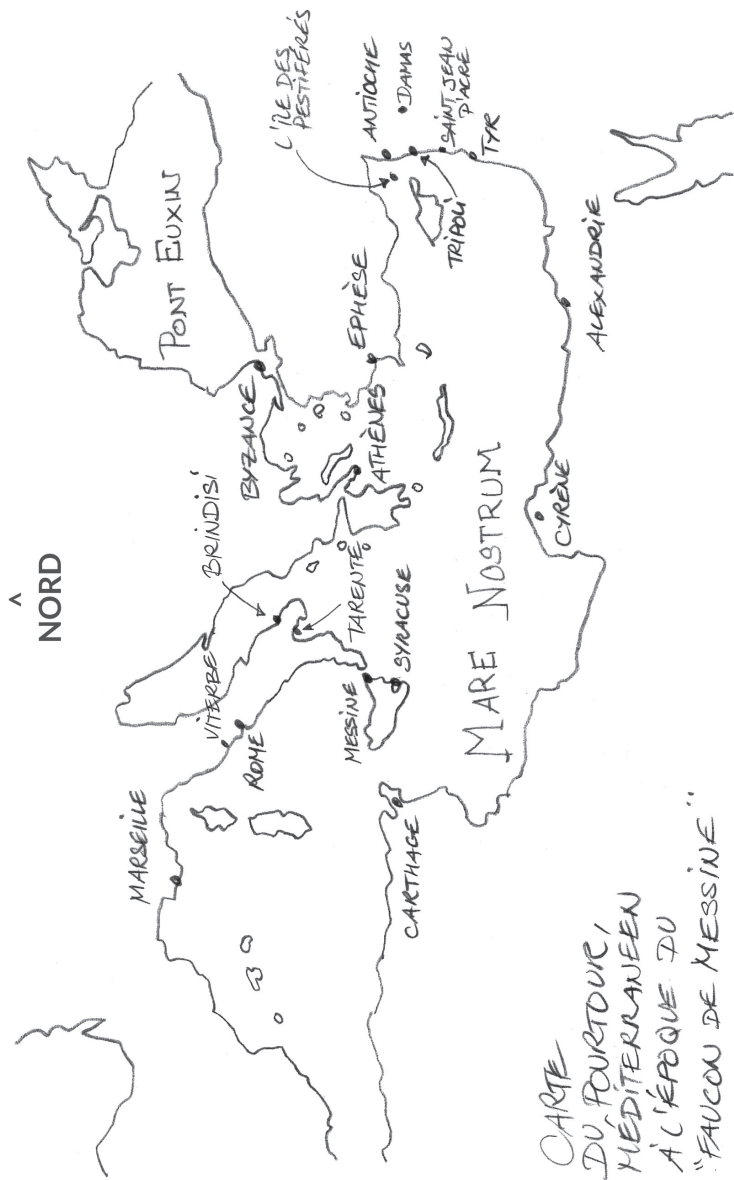
ARTÈGE

*À Fernande et Marinette
À Isabelle, Rémi, Camille et Fanny*

M. S.

*La légende est aussi vraie et fausse que l'histoire.
C'est la légende que j'écris.*

Victor Hugo



CARTE
DU POURTOUR,
MEDITERRANEE
A L'EPOQUE DU
"FAUCON DE MESSINE"

– Regarde Céléria! Regarde comme il monte haut dans le ciel. Il n'est déjà plus qu'un point à l'horizon! Il vole droit au zénith comme s'il voulait se brûler les ailes.

Les trois adolescents ne quittaient pas des yeux le rapace qui semblait happé par le soleil brûlant des Pouilles.

– Crois-tu qu'il reviendra? s'inquiéta la jeune fille.

– Pour sûr! Il se place pour mieux observer ses proies. Il ne va pas tarder à cercler. Dans quelques minutes, tu le verras tomber comme une pierre sur quelque oiseau de passage; à moins qu'il ne choisisse de s'en prendre à un campagnol ou un mulot. C'est l'un des meilleurs oiseaux de chasse. Père disait toujours que notre empereur Frédéric préférerait ses faucons à l'impératrice et à ses favorites.

Comme s'il avait entendu les paroles du garçon, le faucon pèlerin amorça un grand virage sur sa droite et, cessant de battre des ailes, il se mit à planer langoureusement, peut-être pour profiter pleinement de ces minutes de liberté retrouvée, à quelques centaines de mètres au-dessus de ses maîtres.

Ils ne parlèrent plus, regardant avec fascination le rapace qui décrivait de grands cercles à la verticale d'un bois de hêtres. Ils s'étaient assis dans la prairie mouchetée de fleurs. L'air était léger, déjà rempli des parfums de citronniers et de mandariniers.

Le rapace poussa un cri strident comme s'il avait voulu prévenir ses jeunes maîtres qu'il avait enfin repéré sa proie.

– Oiseau ou rat ? interrogea Jacques.

– Oiseau ! s'écria Roger en désignant un pigeon qui s'approchait paresseusement d'un arbre en pinceau. Le faucon pèlerin se laissa dériver jusqu'à surplomber le volatile gris, puis, repliant brutalement ses ailes, il plongea dans un piqué vertigineux.

– Ce vilain pigeon n'en réchappera pas, annonça doctement Jacques.

Céléria frémit devant la vitesse que prit en quelques secondes le rapace. Elle saisit la main du plus jeune des garçons. Roger la regarda et lui sourit. La jeune fille blonde leva vers lui un regard grave, comme si elle craignait que le jeune homme ne prît pas au sérieux les sentiments qu'elle éprouvait pour lui. Jacques, le frère aîné de Roger, tout au spectacle aérien qui se déroulait sous leurs yeux, ne remarqua pas le manège des deux amoureux.

Roger sentit la main de Céléria se crispier.

– Mais ne va-t-il pas l'empaler avec son bec ? s'inquiétait-elle.

– Que nenni, lui répondit Jacques. À la vitesse où il descend, il se fracasserait le crâne. Il le tuera avec ses serres.

Le faucon, lancé à pleine allure, semblait effectivement prêt à s'écraser sur sa cible. Mais à un mètre à peine du pigeon, d'un coup d'ailes, il redressa sa trajectoire et, toutes serres dehors, saisit sa proie au niveau du cou. Les jeunes gens virent une volée de plumes grises.

– Tué net, dit Roger avec admiration.

Il lâcha la main de sa jeune amie. Il savait que le faucon ne tarderait pas à ramener sa proie. Déjà Jacques tendait son bras ganté en direction de l'animal. Le faucon pèlerin vola droit vers lui.

– Doux, mon beau, doux, dit le jeune homme au moment où l’oiseau laissa échapper le pigeon aux pieds des adolescents.

Il se posa délicatement sur le gant. Jacques saisit dans l’une des poches de sa fauconnière un petit morceau de viande séchée qu’il donna au rapace.

– Tu l’as mérité, mon beau, dit-il en même temps qu’il approchait de sa tête un chaperon de cuir fauve. Le faucon le fixa de son regard énigmatique.

– Père serait fier de toi, ajouta-t-il.

L’oiseau inclina la tête comme s’il avait compris les paroles de son maître.

– Pas un mot à mère, elle ne doit rien savoir de mon faucon.

L’aîné des deux frères s’était tourné vers son cadet et le regardait avec toute l’autorité que lui conférait son droit d’aînesse. Il savait que Roger garderait le secret sur l’existence du rapace, mais il avait besoin d’affirmer son autorité devant la jeune fille.

Les trois adolescents reprirent le chemin de Brindisi.

À l’entrée de la ville, Jacques abandonna son frère et Céléria. Il bifurqua dans une ruelle qu’enserraient deux murs de pierres grises. Il longea une oliveraie jusqu’à une maisonnée devant laquelle jouaient trois garçonnetts au teint mat et aux cheveux de jais. Une femme alanguie sur une chaise branlante donnait le sein à un nourrisson. Elle leva un regard complice vers l’adolescent et son oiseau.

– Entre damoiseau, il t’attend.

Dans la pénombre de l'unique pièce de la maison, un petit homme au corps râblé aiguisait un long coutelas sur une pierre.

Jacques se tenait sur le seuil et fixait le cou de taureau de son hôte. Celui-ci, sentant une présence dans son dos, se retourna promptement. Il avait la prescience de ceux dont les sens avaient été domptés par les mêlées furieuses et les combats au corps à corps.

– Que le fils du grand Richard de Flor, fauconnier de notre feu et bien-aimé empereur Frédéric, soit le bienvenu sous mon toit.

Quand le faucon entendit la voix chaleureuse de l'homme, il battit des ailes comme s'il voulait marquer sa joie.

– Horus a-t-il comblé son maître ? poursuivit l'homme.

– Un vol, une proie, c'est ce que répétait mon père à chaque fois qu'il faisait voler l'un des faucons de notre majesté.

– Tu as hérité de ses dons. Toi aussi, un jour, tu seras le grand fauconnier de notre roi, lorsqu'il aura repris possession de notre chère Sicile.

Le regard de braise du vieux soldat fixait tour à tour le jeune homme et l'oiseau. De son corps, dont on aurait cru qu'il avait été taillé dans un bloc de granit, semblait devoir se déverser, comme un torrent de lave, toute la fureur d'un homme qui avait subi les humiliations et les outrages de la défaite.

Paolo Amari, le fidèle écuyer de Richard de Flor, avait combattu aux côtés du père de Jacques et de Roger partout où l'empereur Frédéric puis son fils Manfred et son petit-fils

Conradin avaient affronté les usurpateurs de la maison d'Anjou.

À la bataille de Tagliacozzo, le grand fauconnier des Hohenstaufen, gisant dans les bras de son écuyer, avait rendu son dernier souffle en murmurant les prénoms de ses deux fils. Amari avait alors cru voir un faucon s'envoler d'un grand chêne, comme si le dieu Horus s'était emparé de l'âme de son maître. Et voilà qu'elle était à nouveau là, posée au bout du bras de son fils, vibrante dans la chaleur printanière de Brindisi, prête à reprendre son vol vers de nouveaux combats et une gloire retrouvée.

Roger et Céléria s'étaient assis face à la mer. Les vagues venaient lécher la grève argentée. À leur droite, le port de Brindisi était niché au fond de son écrin de calcaire. Le maquis s'étendait sur les collines dans des moutonnements sans fin. Une fine brume de chaleur mêlait dans un halo flamboyant toutes les teintes de vert de la terre au bleu déjà lumineux du ciel printanier. Les deux adolescents sentaient sur leur visage la fraîcheur de la brise de mer, caresse de l'air et de l'eau, souffle de Poséidon chargé des parfums d'iode qu'exhalaient les horizons infinis du grand large.

Il semblait à Roger qu'il devait partir dans l'instant vers cette ligne où la mer et le ciel se confondent, où la fusion des éléments finit par apaiser les tourments de l'âme.

Céléria lisait dans les pensées de son promis.

– Un jour, nous nous épouserons, dit-elle d'un ton résolu, et je te donnerai de beaux enfants.

– Un jour, oui, peut-être, répondit-il d'un ton vague.

Roger était si loin. Son esprit vagabondait sur ces espaces immenses. Et voilà que la voix cristalline de Céléria le rappelait à l'ordre, comme s'il fallait que ses rêves de liberté et de grandeur dussent être enchaînés aux turpitudes d'une vie d'époux et de père de famille.

Il se tourna vers Céléria et planta son regard fiévreux dans les yeux de la jeune fille.

– Céléria, je serai un jour ton époux, mais sauras-tu attendre que je devienne un grand seigneur comme l'était mon père ?

– Oui, répondit-elle sans hésiter.

– Il te faudra être patiente car je devrai partir loin, au-delà de cette mer, gagner la gloire que mon père a perdue, me battre pour reconquérir l'honneur de ma famille que nous ont enlevé les Français.

– Je saurai t'attendre.

– Alors, je te fais le serment de n'aimer que toi.

Les grands yeux verts de Céléria s'emplirent de larmes de joie. Roger posa sa main sur la joue de la jeune fille et ses lèvres effleurèrent pudiquement celles de son aimée. Puis il regarda brusquement vers le large.

La grande galère du Temple, vaisseau fantôme surgi de nulle part, venait d'apparaître à l'horizon.

Le gros lièvre roux zigzaguait entre les buissons de lentisque dans une course désespérée. La bête sentait qu'elle n'échapperait pas aux deux chiens lancés à sa poursuite. Les molosses, sûrs de l'issue de la traque, attendaient patiemment que leur proie s'épuise. Derrière eux, quatre chevaliers houspillaient leurs montures.

– Au lièvre ! Au lièvre !

– Il ne vous échappera pas sire. La bête livre ses dernières forces. Regardez, il commence à perdre du terrain sur nos chiens !

Le lièvre s'arrêta net, acculé au pied d'une barre rocheuse. Dans un dernier effort, il chercha une anfractuosité dans le rocher, mais la paroi de calcaire gris uniformément lisse n'offrait aucune issue. L'animal se retourna vers ses poursuivants comme s'il voulait leur lancer un dernier défi avant de mourir.

– Retenez les chiens ! ordonna l'un des chevaliers.

Aussitôt, l'un des cavaliers descendit de sa monture et saisit les deux chiens par leur collier de cuir. Ils aboyaient furieusement, frustrés qu'on leur soustraie leur proie au moment de l'hallali.

– La bête est à vous votre majesté.

Le chevalier le plus grand s'empara d'une pique que lui tendit l'un de ses compagnons et fit approcher son cheval à quelques pas du lièvre. L'animal n'eut plus d'autre ressource que de se tapir sur le sol pierreux offrant son dos au fer de son bourreau. L'homme releva la pique et d'un coup sec embrocha la bête. Une flaque de sang se forma, que les chiens s'empressèrent de laper avant que le calcaire ne l'ait bue.

Le chevalier releva la pique au bout de laquelle le lièvre s'agitait encore dans des derniers spasmes nerveux. Les chasseurs eurent l'impression que seule la terreur de la mort continuait d'habiter le cadavre de l'animal.

– Belle prise ma foi. Ces contrées regorgent moins de gros gibiers que nos forêts du Maine, mais la poursuite était

belle. J'avoue qu'il faut de la ruse et de l'adresse pour venir à bout de ces sortes d'animaux.

– La chasse au lièvre est particulièrement prisée par les Sarrasins, sire.

– Toujours un bon mot pour me flatter baron.

Et le roi éclata de rire en brandissant vers le ciel sa pique et son trophée.

Charles d'Anjou, roi de Sicile, comte d'Anjou, du Maine et de Provence, sénateur de Rome, aimait ces parties de chasse avec ses barons les plus fidèles, Guy de Montfort, Pierre de Soissons et Hugues de Sully que tous surnommaient le Rouge en raison de sa chevelure rousse. En chevauchant pendant des heures à travers les forêts de hêtres, d'érables et de châtaigniers, en traversant au grand galop les villages blanchis à la chaux écrasés de soleil, en traquant sangliers, lièvres et chats sauvages dans les maquis profonds où se mêlaient toutes les senteurs de l'Orient et de l'Occident, le nouveau souverain prenait possession de son domaine comme un laboureur possède sa terre en déchirant ses entrailles avec l'acier de sa charrue.

Pour Charles, chaque seconde devait être une revanche sur ce destin maudit qui l'avait vu naître si mal. Certes, les deux Sicile n'avaient ni la puissance, ni le rayonnement du royaume de France sur lequel régnait son neveu, Philippe III le Hardi, mais lui, le frère cadet de Louis IX, le mal-aimé de la famille royale, avait réussi à force d'opiniâtreté, d'intrigues et de violence, à ceindre son front d'une couronne royale.

Mais Charles voyait plus loin. La belle Sicile n'avait pas rassasié sa convoitise. Elle n'était qu'une étape sur la route de l'empire byzantin et de la terre sainte. Et déjà, celui

qui voulait régner sur la Méditerranée pour régner sur le monde avait posé son regard avide sur l'Achaïe, Constantinople et Jérusalem.

Lorsque le faucon s'empara du lièvre, la surprise du roi Charles fut telle qu'il en lâcha sa pique. Son cheval fit un écart et le souverain faillit chuter sur le sol caillouteux.

– Au roi ! Au roi ! cria Guy de Montfort qui crut à une embuscade.

Déjà, il proposait son corps aux coups qui auraient pu tomber depuis le haut de la falaise. Aucun des chevaliers n'avait vu venir le rapace. Comme un éclair fauve, il avait surgi de l'azur en un piqué silencieux et précis, planté ses serres dans sa proie et reprenait de l'altitude.

– Mais d'où vient cet oiseau maléfique ? s'indigna Sully.

– Il n'ira pas loin.

Montfort avait ajusté une flèche sur son grand arc de chasse et il visait le faucon. Alourdi par sa prise, l'oiseau constituait une cible facile. Il tentait péniblement de rejoindre le haut de la barre rocheuse. Les trois chevaliers retenaient leur souffle. L'honneur de leur suzerain était en jeu, il ne serait lavé que dans le sang du volatile.

Mais au moment précis où il allait lâcher sa flèche, Montfort fut désarçonné, frappé en plein front par une pierre ronde. Une étoile de sang apparut à la racine des cheveux noirs du baron. La flèche rata sa cible et alla s'écraser contre la paroi de calcaire. Les quatre cavaliers fixèrent instinctivement le haut de la falaise. Les chiens aboyaient furieusement d'impuissance, grattant le pied de l'escarpement.

C'est alors que se découpa dans la clarté aveuglante du soleil la silhouette triomphante de Jacques de Flor. Sur son

bras gauche le faucon s'était perché, tandis qu'au bout de son bras droit tournoyaient encore les longs brins de cuir d'une fronde.

– Qui donc es-tu, jeune impudent, pour oser t'attaquer à ton roi et à ses barons ?

Pierre de Soissons s'étranglait de surprise et de rage.

– Toi et ton oiseau allez payer de vos vies vos effronteries.

Charles avait pris la tête de la chevauchée et cherchait le point de faiblesse de la falaise pour en gagner le sommet. Comme David ayant terrassé Goliath, Jacques de Flor toisait ses adversaires du haut de son promontoire. Il semblait se repaître de leur colère dérisoire qui les poussait dans une fantasia désordonnée. Gagnés par la furie de leurs cavaliers et pris au piège par une muraille de pierre infranchissable, les chevaux piétinaient. Leurs fers glissaient sur les dalles qui tapissaient le pied de la falaise et faisaient jaillir des gerbes d'étincelles, comme si la rage des chevaliers devait s'échapper par les pattes de leurs montures.

Le Rouge finit par remarquer un gros éboulis.

– Par ici sire ! s'écria le baron.

– Montfort, accompagne-le ! Soissons, suis moi ! Longeons la falaise ! C'est bien le diable si nous n'en trouvons pas l'extrémité. Je veux ce manant vivant. Allez mes fiers compagnons, la chasse reprend !

Charles avait retrouvé son instinct de prédateur.

Jacques sentit que le danger était proche. Il avait l'avantage du terrain. Il devait le garder. Plus leste et plus rapide que ses poursuivants tant que ceux-ci restaient à pied, il s'enfuit au moment où les deux barons commençaient leur ascension dans les gros blocs rocheux.

– Le diable, il détale! hurla Montfort de dépit.

Jacques courait dans la garrigue au milieu des buissons de genévriers, de genêts, de romarins et de thym sauvage. À son flanc battait le lièvre, ultime geste de défi à ses poursuivants. Son faucon volait devant lui comme s'il lui montrait le chemin.

– Il file vers Brindisi, constata Soissons hors d'haleine.

– N'insistez pas, ordonna le roi. Quand le gibier est trop agile, il est inutile de s'épuiser dans de vaines poursuites. Nous le piégerons dans son terrier. Lui et les siens sauront ce qu'il en coûte de défier le maître de la Sicile. Rentrons mes amis. La chasse est terminée pour aujourd'hui.

Le roi jeta un regard de mépris vers la silhouette du jeune homme qui se confondait presque avec les troncs noueux des oliviers qui ceinturaient Brindisi.

Un jeune manant avec un faucon, ses gens d'armes n'auraient pas grand mal à le retrouver.

Jacques avait glissé. Roulant sur le côté, il avait évité une première fois le coup d'épée que son adversaire avait porté à la hauteur de sa tête. Il savait que s'il ne se relevait pas dans les secondes qui suivaient, l'issue du combat lui serait fatale. Mais l'autre était habile. Il tournait autour de lui, veillant simplement à le maintenir au sol. À quoi bon se hâter? La partie était déjà gagnée. Il lui suffisait de décider à quel moment et sur quelle partie du corps du jeune homme, il porterait le coup de grâce, à moins qu'il ne souhaite faire durer le plaisir de ce combat devenu trop inégal.

Jacques repensa au roi Charles et à ses chevaliers pris au piège au pied de la falaise. Les rôles étaient maintenant inversés. Son adversaire le tenait à sa merci tandis que lui étouffait de rage et d'humiliation.

La pointe de l'épée se planta à quelques centimètres de sa gorge.

– Relève-toi ! La partie est hélas terminée.

Paolo Amari éclata d'un rire sonore ce qui vexa encore plus le fauconnier.

– Tu as fait des progrès damoiseau, mais tu es encore un peu tendre pour espérer te mesurer à l'un des barons du roi Charles. Je crains qu'en combat singulier, tu ne finisses embroché comme le lièvre qu'Horus a volé à l'usurpateur.

Jacques écoutait son mentor en fixant le bout de ses bottes en cuir souple. Son visage et ses cheveux étaient poudrés de poussière, maquillage du vaincu qui ajoutait le ridicule à la honte de la défaite.

– Souviens-toi que le courage et la fougue ne valent rien sans l'instinct, la réflexion et la technique. C'est ce que me répétait souvent ton père et cela m'a toujours servi, partout où j'ai eu l'honneur de le servir et de combattre à ses côtés. Tu as de l'instinct et de l'adresse, mais il te manque encore la réflexion et la technique.

Le vieil écuyer, voyant la mine déconfite de son élève, lui donna une tape affectueuse sur l'épaule. Jacques se redressa. Le garçon était fier et avait appris à cacher son dépit.

Il se dirigeait vers une grande jarre pleine d'eau qui reposait à l'ombre d'un mûrier lorsque le fils aîné d'Amari fit irruption, hors d'haleine.

– Père ! Les vilains gens d'armes du roi arrivent vers la maison !

– Entre vite! dit l'écuyer. Paulina, sors et retiens les bougres!

La femme qui s'était tapie dans la maison à la recherche d'un peu de fraîcheur sortit prestement sur le pas de la porte, son dernier-né dans les bras comme à l'accoutumée. Pressentant le danger, les deux garçonnets se blottirent au pied de leur mère, s'agrippant à chacune de ses jambes. La matrone en avait vu d'autres. Elle ne s'en laisserait pas compter, même par les soudards du roi français. Elle saurait gagner le temps nécessaire pour que son homme organise la fuite de Jacques.

Un sergent de ville accompagné de quatre soldats crasseux et visiblement avinés s'approchait d'un pas décidé.

Paolo Amari fit monter Jacques par une échelle étroite de meunier dans les combles de la maison. Horus l'attendait dans la pénombre sur son perchoir qu'encadraient un sac de blé noir, un tonnelet de vin et une jarre d'huile.

– Il faut que tu fuies. S'ils te trouvent, c'en est fait de toi. Tu ne peux plus rester à Brindisi. Il va falloir que tu te caches dans un endroit sûr.

L'écuyer avait parlé sur un ton qui n'appelait aucune contestation. Dehors résonnaient déjà les premiers éclats de voix de sa femme et des soldats.

– Mais où aller? interrogea Jacques.

– Prend cette miche de pain, file par l'œil-de-bœuf et marche droit vers le sud-ouest en direction de la montagne.

– Et après? interrogea Jacques.

– Tu rejoindras Tarente. C'est à une semaine de marche d'ici. Arrivé là-bas, tu demanderas à voir Vittorio l'apothicaire, c'est un homme à nous. Tu lui diras notre mot de ralliement: *ciciri*. C'est un mot que nous seuls, Siciliens,

sommes capables de prononcer correctement. Il signe notre appartenance à notre peuple et notre fidélité à notre empereur. Vittorio se chargera de te faire passer en Sicile. Là-bas, les Angevins pensent qu'ils sont les maîtres de notre île, mais il n'en est rien. Ceux de notre camp travaillent pour que les descendants de notre empereur Frédéric reprennent la couronne qui leur revient de droit. Tu n'as plus le choix, Jacques, il est temps pour toi de nous rejoindre et de reprendre le combat que ton père et moi avons mené jusqu'à ce que Conradin soit exécuté à Naples par le tyran Charles. Ensuite, tu laisseras les choses se faire.

Les yeux de Jacques s'enflammèrent. Enfin, le temps de l'action était venu. Enfin, il allait pouvoir rallumer la flamme de sa famille et laver l'affront des défaites de Bénévent et de Tagliacozzo. Enfin, il allait pouvoir venger la mort de son père et réhabiliter son nom.

Le faucon tressaillit sur son perchoir, comme s'il avait senti le feu intérieur qui venait de s'allumer au plus profond des entrailles de son maître.

– Et maintenant file ! Paulina ne pourra plus retenir très longtemps les soldats.

Des hurlements de harpie et des pleurs d'enfants retentissaient à l'extérieur de la maison.

– Prends ceci, cela pourrait te servir. La montagne n'est pas sûre.

Paolo Amari avait tendu son long coutelas à Jacques, celui-là même qu'il affûtait pendant de longues heures.

Jacques, les larmes aux yeux, embrassa le vieil écuyer.

– Va damoiseau ! Et que Dieu te garde !